

Le sacerdoce ne constitue pas du tout, à lui tout seul, la société religieuse. Cette supposition serait même une pure absurdité. Essayez de vous figurer une religion dans laquelle tout le monde serait prêtre. Le sacerdoce dirige la famille religieuse. Seul, il ne la constitue pas.

Dieu partage le gouvernement de son peuple entre Moïse et Aaron. Moïse est le laïque.

Est-ce que par hasard vous trouveriez à Moïse un air d'impïété ?

Il est le *fidèle* par excellence et le *laïque* par excellence. Je remonterai, si vous voulez, jusqu'à Abraham, et je redescendrai dans l'histoire, partout où vous voudrez, et, sur quelque point que je m'arrête, je rencontrerai l'innombrable légion des laïques saints et canonisés.

Mais voici où va triompher le mot *laïque* dans son acception véritable, française, grammaticale, historique.

Le vénérable Thaulère a laissé une trace profonde dans l'histoire religieuse du moyen âge.

Telle était la puissance oratoire de ce prédicateur prodigieux que ses auditeurs, frappés jusqu'à la moëlle des os, restaient quelquefois immobiles et comme privés de sentiment, après ses discours. La profondeur de leur recueillement prenait l'apparence de l'évanouissement et presque de la mort.

Eh bien ! Thaulère était le disciple d'un laïque, fort célèbre dans l'histoire du moyen âge, mais qui ne porte pas, dans cette histoire, d'autre nom que celui-là : *Le Laïque*. Il est connu que comme *Laïque*, et cette dignité de *laïque*, de fidèle laïque, a tellement pénétré son nom qu'elle l'a remplacé et qu'il n'en porte point d'autre.

Je me figure l'étonnement de Thaulère et de son maître, si une vision prophétique leur eût montré le mot laïque, dans le sens qu'il porte aujourd'hui !

On dirait, en ce moment-ci, que la société laïque signifie une société sans Dieu.

La société laïque est simplement la société des fidèles, non engagés dans le sacerdoce, et unis entre eux par une foi commune.

Ne méprisons pas la langue française. Elle veut être respectée et elle a raison : car elle est respectable. Ses volontés ne sont pas des caprices. Elles tiennent de la nature des choses. Les choses sont ca-

chées sous les paroles, comme la sève sous l'écorce, et quand on viole la langue qui les recouvre, les choses crient du fond de leur retraite.

Ceux qui, pour écarter l'élément religieux, veulent introduire partout le laïque, ressemblent partout à des hommes qui, pour écarter l'élément militaire, introduiraient partout le soldat.

Figurez-vous un révolutionnaire qui tiendrait à peu près ce langage : Je déserte le régime militaire. Plus de maréchaux ! Plus de généraux ! Plus d'officiers ! Plus d'armée ! Tout le monde sera soldat.

Une objection s'élève, timide comme l'évidence ; car elle est timide, la pauvre évidence !

Une objection s'élève : Mais, messieurs, les soldats font partie de l'armée : ils en sont la substance !

Taisez-vous, répond le révolutionnaire. Plus de régime militaire ! Plus d'armée ! Partout des soldats !

Plus de religion ! Partout des laïques !

La langue humaine ne parle pas au hasard. Il faut compter avec elle comme avec une puissance. Les mots signifient quelque chose.

Si toute langue a droit au respect, la langue française y a peut-être un droit particulier. Elle est la fille légitime des grandes langues antiques, des langues universelles. Elle est elle-même, dans un certain sens, une langue universelle. Elle a des titres sacrés au respect universel, et nul ne la viole impunément. Nul ne la viole sans porter le trouble dans les idées, dans les affaires, et dans l'histoire du genre humain.

Deux hommes, depuis cent vingt ans, ont exercé une grande action sur le monde : Voltaire et Joseph de Maistre.

Mais Voltaire, pour la honte de l'humanité, a été acclamé pendant sa vie.

De Maistre, pour la honte de l'humanité, a été oublié jusqu'à sa mort.

Le dix-huitième siècle qui a séparé toutes choses, a imaginé que le laïque était l'ennemi du prêtre. Et à ce propos je ferai remarquer encore l'habileté des fils des ténèbres.

Nos ennemis nous attaquent radicalement, par le fond des choses. Ils visent au cœur : ils savent que là se distribuent les coups mortels.

Les conservateurs, au contraire, sont très souvent portés à croire que le point